



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 13 (2001)
Intellectuelles

Nicole LORAUX

Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Nicole LORAUX, « Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006. URL : <http://clio.revues.org/index132.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index132.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Nicole LORAUX

Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle

Pagination de l'édition papier : p. 17-42

- 1 Aspasie : sans doute la plus célèbre de toutes les femmes grecques de l'époque classique, parce qu'elle fut la compagne de Périclès, qui l'aimait et la respectait. Or, pendant quelque trente ans, de 460 à 430, de la réforme démocratique d'Ephialte au déclenchement de la guerre du Péloponnèse, trente ans qui ont valu au ve siècle d'être désigné comme le « siècle de Périclès », il n'était pas à Athènes d'Athénien plus puissant ou plus prestigieux que Périclès.
- 2 Avant de constater une fois de plus qu'il n'est pas de femme grecque qui ne soit célèbre par les hommes ou, du moins, par un homme, il vaut la peine d'apporter deux précisions essentielles :
- 3 1. Née en Asie Mineure, dans la cité ionienne de Milet, la compagne de Périclès était à Athènes une étrangère et le resta jusqu'à sa mort. Ce statut d'étrangère, qui lui interdisait d'être l'épouse légitime de l'homme dont elle partageait la vie, lui donna sans doute la liberté d'être une intellectuelle et la réputation, un peu sulfureuse mais exceptionnelle, qui, dans l'Athènes classique, s'attachait à son nom.
- 4 2. Or, aux femmes d'Athènes, épouses légitimes des citoyens (ou à certaines d'entre elles), c'est une tout autre leçon que Périclès donnait. De fait, si l'on juge par les quelques mots que, au livre II de Thucydide, l'homme d'État adresse aux épouses des Athéniens morts pour la patrie, c'est un fort orthodoxe appel à l'anonymat qu'il réserve à celles-ci. Pour s'en convaincre, avant de retrouver la libre, la brillante, la célèbre Aspasie, écoutons la voix officielle de l'orateur Périclès, telle que l'historien de la *Guerre du Péloponnèse* en a immortalisé les saisissantes formules :
- 5 S'il me faut aussi faire un rappel au sujet de la vertu féminine (*gunaikeias aretês*), pour toutes celles qui désormais sont veuves, une brève exhortation me suffira pour tout signifier : car ne pas être inférieures à la nature qui est la vôtre vous apportera une grande renommée, ainsi qu'à celle dont il sera le moins question parmi les mâles, que ce soit pour sa vertu ou pour la blâmer.¹
- 6 En d'autres termes et pour citer le résumé, drastique mais efficace, que Virginia Woolf donne de cette allocution, « la plus grande gloire pour une femme est qu'on ne parle pas d'elle, disait Périclès qui était, lui, un des hommes dont on parla le plus »².
- 7 Revenons à Aspasie. Mais ne pensons pas pour autant revenir à Aspasie *seule*. Car toujours au nom de la Milésienne est associé un nom d'homme athénien, si bien que l'on ne quitte la rubrique « Aspasie et Périclès » que pour ouvrir le chapitre « Aspasie et Socrate ».
- 8 Commençons par ce chapitre, un peu moins connu que l'autre, peut-être. Un fragment comique, d'un auteur athénien non identifié, donnera le ton, en posant la question : « Tu crois qu'il y a une différence entre le sophiste et la courtisane (*hetaira*) » ? La réponse manque, ou la suite immédiate du développement ; toujours est-il qu'après une brève lacune, le texte s'emploie à détromper l'interlocuteur trop naïf, qui croyait que tout sépare Aspasie de Socrate, désigné, ainsi qu'il est normal dans l'ancienne comédie, comme « sophiste » : « Mais nous éduquons les jeunes gens, aussi bien l'un que l'autre. Compare donc, mon bon, Aspasie et Socrate : tu verras que l'une a comme disciple Périclès, et l'autre Critias »³.
- 10 « Nous éduquons la jeunesse » ... On sait combien cette question de l'éducation préoccupa la démocratie athénienne au temps de sa pleine floraison et ce qu'il en coûta à Socrate d'avoir eu pour disciple l'oligarque Critias, l'un des Trente Tyrans d'Athènes en 404. La comparaison devrait-elle tourner à l'avantage d'Aspasie, parce que son disciple à elle se nommait Périclès ? Sans doute, pour nous, le problème n'est-il pas de comparer la Milésienne et le philosophe – c'est là façon comique de raisonner, avec l'espoir de compromettre définitivement l'un par l'autre la femme et l'extravagant. Il n'en reste pas moins que ce fragment de comédie nous

intéresse vivement, et par la symétrie qu'il établit entre l'« hétaïre » et le « sophiste » et parce que, donnant Périclès pour disciple à Aspasie, il installe celle-ci non seulement en position de maîtresse (d'« aimée » dira le lexicographe Harpocraton), mais aussi de maître (*didaskalon te hama kai eroménen*).

- 11 Aspasie, un « maître » ? Somme toute, Plutarque ne dit pas vraiment autre chose au sujet de la Milésienne lorsque, réfléchissant sur ce qui lui valut l'indéfectible attachement de Périclès, il commence par mentionner l'opinion la plus répandue, en vertu de laquelle cet amour s'adressait aux talents et au savoir de cette femme *sophe kai politike*, « savante et versée dans la chose politique » ; elle fréquentait Socrate, ajoute-t-il, et beaucoup d'Athéniens appréciaient son intelligence ; et d'évoquer le dialogue platonicien du *Ménexène* où cette « simple femme » (*tô gunaion*) se révèle professeur de rhétorique. On ne s'étonnera pas trop que ce texte de Plutarque, qui donne d'Aspasie le portrait le plus complet dont nous disposions (si bien que nous y reviendrons plus d'une fois), soit un chapitre – très précisément le chapitre 24 – de la *Vie de Périclès* ; du moins est-il piquant, pour ne pas dire surprenant, que cet homme illustre ait eu pour « maître » une femme.
- 12 Comme preuve de l'acuité d'esprit et des talents pédagogiques de cette femme savante, vrai « modèle d'intelligence »⁴, la tradition lui donne encore au moins un autre disciple parmi les hommes politiques – il est vrai que, comme l'était Périclès, ce disciple est aussi un amant –, « Lysiclès le marchand de moutons, homme sans naissance et vulgaire, qui devint à son tour le premier des Athéniens, pour avoir vécu avec Aspasie, après la mort de Périclès »⁵. Que l'on relise les *Cavaliers* d'Aristophane : on y constatera que Lysiclès a gouverné Athènes avant que Cléon y détienne le pouvoir⁶. Lysiclès fut-il le premier de tous les démagogues, avant même Cléon dont l'on croit généralement qu'il succéda à Périclès ? Ou fut-il un homme politique de transition, mal né mais dégrossi, voire affiné par la cohabitation avec Aspasie qui, non contente de lui donner un fils, aurait fait de lui un bon orateur ? Si la seconde hypothèse est la bonne, ce serait donc à Aspasie qu'Athènes aurait été redevable d'un bref temps de répit avant d'entrer dans la « démocratie radicale », où les démagogues sont censés faire la loi. Mais, s'agissant d'Aspasie, nos informations sont souvent ambivalentes, et rien n'interdit d'adopter la première hypothèse, quitte tout de même à s'étonner qu'une telle femme ait pu remplacer aussi vite celui qu'on appelait l'Olympien.
- 13 Tentons de traiter des talents éducatifs d'Aspasie sans passer par l'énumération obligée de ses amants. Le *Ménexène* nous y aidera, qui parle de rhétorique et non d'amour. Aussi est-ce d'un disciple tout différent, sage et non plus politique, que Platon y crédite Aspasie, puisqu'il s'agit bel et bien de Socrate en personne. Conversant avec le jeune Ménexène, Socrate évoque en effet son *maître* Aspasie, compétente en rhétorique et qui a « fait » bien des orateurs, à commencer par Périclès, le plus grand de tous⁷.
- 14 *Didaskalos* est donc Aspasie, et cette appellation récurrente – deux fois répétée par la suite – mérite qu'on s'y arrête, le temps de s'intéresser à la syntaxe des phrases où elle apparaît pour observer que la distribution des genres grammaticaux y est quelque peu perturbée : « enseignante compétente », Aspasie est en effet désignée comme « la maîtresse » (*he didaskalos*) et, si cette juxtaposition d'un article féminin et d'un substantif de forme masculine n'est pas en grec un cas tout à fait isolé, nul doute que le texte platonicien ne prenne un malin plaisir à multiplier cette sorte d'incongruité. Sans doute cette incongruité relève-t-elle de la langue grecque, où le mot *didaskalos* ne présente jamais de forme féminine ; mais Platon qui, dans la *République* ou les *Lois*, n'hésite pas plus à parler de « citoyennes » (*politides*) qu'à inventer un féminin du mot « archonte » (*arkhousa*) n'est pas toujours aussi timide. Escompte-t-il de cette retenue un effet comique ? C'est possible ; mais il se peut aussi que l'idée d'un maître au féminin soit tout bonnement impensable en grec. Ce qui n'empêche pas Aspasie de jouer consciencieusement dans le *Ménexène*, son rôle de maître d'école auprès de l'élève Socrate, qui apprend par cœur et reçoit presque des coups lorsqu'il n'apprend pas assez vite⁸. La

comédie n'est pas loin, et de fait, à parler de cette femme versée dans des savoirs masculins, il semble que l'on ne puisse éviter de côtoyer ce genre irrespectueux. Il n'est jusqu'au préambule du *Ménexène* qui ne doive être versé au chapitre, sinon du comique, du moins de l'ironie platonicienne, ainsi que déjà Plutarque le suggérait⁹ malgré toutes les précisions de Socrate sur le rôle de son « maître », l'interlocuteur persiste jusqu'au bout à mettre en doute l'identité réelle de l'auteur du discours qu'il vient d'entendre¹⁰ (et la promesse finale de Socrate, l'assurant qu'il lui « rapportera encore beaucoup de beaux discours politiques composés par celle-ci » n'est certes pas faite pour le rassurer.) Supposons un instant que Ménexène n'éprouve aucun doute : il devrait alors admettre qu'Aspasie a composé non seulement l'oraison funèbre que Socrate vient de débiter, mais d'abord et surtout le célèbre *epitaphios* dit « de Périclès », dont l'homme politique n'aurait été que le docile récitant¹¹.

15 Voilà qui bouleverserait toutes les convictions, classiquement orthodoxes, du jeune homme en matière de politique et de division des rôles sexuels. Si l'on ajoute que la discordance est criante entre l'identité des personnages du dialogue (dont le protagoniste meurt en 399) et la date qui est assignée avec insistance à leur entretien (autour de 386) suggère, de la part de Platon, un recours délibéré à l'anachronisme, comment ne pas conclure qu'Aspasie n'est évoquée ici qu'à titre de quasi-fiction ? Comme si aucune forme discursive ne se prêtait à évoquer sérieusement la gloire d'une Grecque, voici que la figure paradigmatique d'Aspasie tient de la fiction. Ce n'est peut-être pas la dernière fois qu'Aspasie sert de support à la construction d'une intrigue ou d'une théorie. Il est vrai que nous n'avons pas le choix : s'agissant de la savante Milésienne, il faut bien s'accommoder des sources qui la mentionnent, lors même que, comme la comédie, elles travestissent par essence le réel ou que, comme Platon ou Xénophon, elles prennent Aspasie au filet de la « légende socratique ».

17 Or nous n'en avons certes pas fini avec le chapitre *Socrate et Aspasie*, ne serait-ce que parce qu'il reste à établir, de Socrate et d'Aspasie, lequel des deux recherchait l'autre. En effet, s'agissant des fréquentations de Socrate, plus d'un témoignage précise qu'en son originalité sans préjugés, c'est le sage qui n'hésitait pas à frayer avec des courtisanes : ainsi, lui qui donnait à une certaine Théodotè des conseils avisés sur la meilleure façon de s'attacher ses amants savait également s'instruire à son tour auprès de l'hétaïre Aspasie¹². Bien sûr, il arrive que la piété socratique, en prenant le dessus, entraîne la représentation inverse, beaucoup plus édifiante, celle d'une Aspasie disciple de Socrate, apprenant à philosopher auprès de celui-ci. Mais, pour la majorité de nos sources, la cause est entendue : c'est bel et bien Socrate qui fut disciple d'Aspasie, sous la houlette de laquelle il étudia la rhétorique (voire la philosophie) et apprit tout ce qui concerne l'amour¹³.

18 Socrate et Aspasie, donc : faut-il s'étonner de cette rencontre ? On sait que la tradition crédite Socrate d'avoir professé qu'entre la vertu d'un homme et celle d'une femme il n'y a pas de différence. Aristote, qui évoque cette opinion, ne la mentionne que pour la réfuter¹⁴, préférant à l'évidence l'orthodoxie dont Périclès se faisait l'interprète dans son *epitaphios*, et, dès le ve siècle, le comique Callias avait dénoncé cette façon de voir comme une dangereuse lubie, bien propre à donner aux femmes d'inutiles idées d'égalité. L'atteste l'échange suivant, entre des interlocuteurs dont l'un des deux au moins est à coup sûr une femme :

– Pourquoi donc fais-tu la fière et t'enorgueillis-tu si fort ?

– J'en ai le droit. Car Socrate en est la cause ?¹⁵

19 Est-ce à fréquenter Aspasie que Socrate conçut une telle idée ? Ou fut-ce cette conviction, explosive dans une société qui réduit la vertu des femmes à la stricte observance de la chasteté conjugale, qui le conduisit à écouter les leçons de la savante Milésienne ? La question, bien sûr, restera ouverte, mais l'essentiel est la rencontre intellectuelle de Socrate et d'Aspasie et l'on ne s'étonnera pas des apparitions que fait celle-ci dans les textes des penseurs socratiques, certains la mentionnant une seule fois, comme Platon, ou plusieurs, comme Xénophon, tandis

que d'autres lui consacrent un écrit tout entier, comme Antisthène et Eschine le Socratique. Et de fait, c'est pour bonne part à la vogue d'Aspasie dans ce milieu de philosophes que nous devons de savoir tout de même quelque chose de sa vie.

20 Pour se réclamer du même maître, il n'est cependant pas rare que deux disciples présentent deux tempéraments de penseur opposés ; sans doute était-ce le cas pour Antisthène et Eschine, à en juger du moins par la figure que l'un et l'autre prêtent à Aspasie. Nous devons à Eschine de la considérer comme « sage et politique », mais c'est Antisthène qui, bon gré mal gré, a le mieux caractérisé l'intensité de la passion amoureuse qui lia Périclès à sa compagne.

21 Ce n'est pas qu'Antisthène exalte un amour où il ne voit que la marque du plaisir. Or l'austère Antisthène dénonce inlassablement le plaisir d'amour, affirmant qu'il préférerait être la proie du délire plutôt que celle du plaisir, et, lorsqu'il proclame qu'il criblerait Aphrodite de flèches si seulement il la tenait, « car elle a causé la perte de beaucoup de nos épouses, belles et vertueuses »¹⁶, cette déclaration ressemble étrangement aux accusations que, dans *les Grenouilles* d'Aristophane, Eschyle lance contre son rival Euripide dont les tragédies sont censées, sous le signe d'Aphrodite, avoir incité à la débauche « de nobles épouses de nobles maris »¹⁷. Aussi est-ce sur le ton indigné de la critique qu'Antisthène rapporte comment, « amoureux d'Aspasie, Périclès allait deux fois par jour saluer cette créature (*ten anthropon*), lorsqu'il entrait dans sa maison et qu'il en sortait » et comment, défendant Aspasie dans le procès pour impiété qui lui avait été intenté, l'homme d'État versa – comble d'impudeur – plus de larmes qu'en aucune autre circonstance de sa vie¹⁸. Il est vrai que Plutarque, qui raconte aussi la seconde anecdote¹⁹ la met au compte d'Eschine le quel, pour sa part, y trouvait certainement prétexte à exalter le pouvoir de l'amour, mais il n'y a rien d'étonnant à ce phénomène d'écho inversé, puisque aussi bien les textes d'Antisthène et d'Eschine se répondaient sans doute.

22 Parlons donc de *l'Aspasie* d'Eschine, qui semble avoir défendu dans ce texte une idée toute socratique de la vertu féminine et de l'amour. Cela commençait, semble-t-il, par un problème d'éducation : comment oublier qu'Aspasie est un maître, lorsque tout le rappelle ? Le riche Callias (souvent évoqué par Platon, il est le fils que l'épouse légitime de Périclès eut d'un premier mariage) veut donner à son propre fils un maître meilleur que les siens, et consulte Socrate à ce sujet ; il est stupéfait lorsque celui-ci lui donne le conseil de confier son fils à une femme – à Aspasie bien sûr – s'il veut que celui-ci devienne un homme politique achevé. On imagine la suite : les objections de Callias, et les réponses de Socrate, alignant les succès de Périclès, puis de Lysiclès, comme preuves de la compétence infinie de la Milésienne avant d'expliquer comment il la fréquente lui-même, seul ou en compagnie de certains de ses amis, voire de leurs femmes (ce qui devait sans doute provoquer chez Callias un redoublement de surprise). Peut-être même Socrate racontait-il une discussion, dont nous devons à Cicéron²⁰

23 de connaître le contenu et qui aurait eu lieu entre Aspasie, Xénophon et la femme de celui-ci. L'amour et la vertu, *eros* dans son rapport avec *arete*, tel semble bien avoir été le thème de la discussion, tant il est vrai que, s'agissant d'Aspasie, l'amour est toujours à l'horizon de la pensée. Si, comme le suppose G. Giannantoni, en exaltant la fonction de marieuse – d'entremetteuse, disent ses détracteurs qui l'accusent de s'y être livrée, tout particulièrement au service de Périclès²¹ –, l'Aspasie d'Eschine développait bien les mêmes thèmes que le Socrate « entremetteur » de Xénophon²² peut-être la Milésienne apparaissait-elle finalement comme une sorte de « Socrate au féminin », telle Diotime de Mantinée dans le *Banquet* de Platon, cette mystérieuse Diotime, sans doute plus « fictive » encore qu'Aspasie et dont on a pu dire qu'elle était un « trope », une figure de rhétorique, en lieu et place de Socrate²³.

24 Ici encore, nous ne parviendrons pas à décider, de Socrate qui aime se dire « enclin à l'amour » et de l'« hétéaire » Aspasie, lequel des deux instruisit l'autre quant à la vraie nature de *l'eros*. Mais, après tout, pourquoi ne pas suivre Xénophon²⁴ lorsqu'il montre Socrate se référant respectueusement à la compétence d'Aspasie, dès qu'il est question de mariage et d'amour ?

Peut-être, chez Aspasie comme chez Socrate, le thème érotique prenait-il de très précises connotations politiques et, en parlant de mariage, c'est aussi de la cité que, dans ce cas, la Milésienne et le sage d'Athènes se seraient entretenus, ainsi qu'on l'a plus d'une fois supposé. Reste l'essentiel : que Socrate ait à l'évidence voulu faire savoir que c'est d'une femme qu'il tenait sa théorie de l'amour (peut-être parce que seule une femme pouvait prêter au philosophe la féminité dont il a tant besoin pour penser ?). Pour tenir ce rôle, nous ne pensons généralement qu'à la Diotime du *Banquet* ; mais n'oublions pas l'Aspasie d'Eschine, qui l'assumait sans nul doute elle aussi avec autant d'élégance que d'autorité.

26 Pour autant qu'on puisse en juger par l'un des fragments parvenus jusqu'à nous, Eschine donnait pour repoussoir à l'exceptionnelle Aspasie – ainsi qu'à la courtisane Thargelia qui lui était associée à titre de modèle ou d'inspiratrice – l'ensemble des femmes d'Ionie, caractérisées comme « débauchées et éprises du gain »²⁵. Aspasie et Thargelia du bon côté, et toutes les Ioniennes de l'autre ? La division, à l'évidence, est forcée. Il est vrai que l'exagération (*auxesis*) constitue un procédé rhétorique parfaitement adapté à l'éloge – et c'était bien finalement un éloge d'Aspasie que le texte d'Eschine. Aussi, loin de reconduire cette opposition, convient-il de considérer Aspasie comme la quintessence de la femme ionienne. Je parierais volontiers que ses admirateurs ne l'imaginaient, lorsqu'ils rêvaient à elle, qu'entourée d'un essaim de belles femmes d'Asie Mineure.

27 Nous qui pouvons prendre l'histoire par la fin, nous savons qu'Aspasie servira au moins une fois de modèle après la belle époque de sa gloire, puisque, au ive siècle, la tradition mentionnera une autre Aspasie, dite la « jeune », cette concubine de Cyrus à laquelle il avait donné ce nom parce que, de toutes ses femmes, elle était celle qu'il aimait le plus – et que, sans doute, il s'identifiait ainsi plus aisément lui-même à Périclès – ; celle-là, rapporte Plutarque, était « Phocéenne d'origine et fille d'Hermotimos »²⁶. Mais il y a plus à tirer d'une comparaison entre Aspasie et celles qui furent ses modèles, explicites ou implicites, positifs ou négatifs.

28 Et tout d'abord, Thargelia, au nom parfaitement ionien puisque cette forme de féminin évoque l'appellation de la grande fête ionienne en l'honneur d'Apollon, les Thargelia. À en croire Plutarque – sans doute inspiré, encore et toujours, par Eschine –, cette Thargelia aurait été celle que la compagne de Périclès chercha le plus explicitement à imiter : « En effet, Thargelia, qui était d'une éclatante beauté et joignait l'habileté (*deinotes*) à la grâce, partagea la vie (*sunoikesen*) d'un grand nombre de Grecs. Elle gagna au roi de Perse tous ceux qui l'approchèrent et, par le moyen de ces hommes qui étaient les plus puissants influents... »²⁷.

29 En quoi Aspasie « rivalisait »-t-elle donc avec Thargelia ? Bien que l'hypothèse en ait été faite, je ne crois pas que ce soit sur le terrain du « médisme ». Il me semble plutôt que l'imitation, si imitation il y eut, consistait sans doute à traiter comme une fin ce que la belle ionienne utilisait comme un moyen, la pratique de « s'attaquer » systématiquement aux hommes les plus puissants et bien que, chez Thargelia, cette conduite fût un instrument au service d'une cause, rien ne dit que la subtile Milésienne ait servi une autre cause que le désir de montrer ce qu'est le pouvoir d'une femme lorsqu'il prend appui sur l'intelligence et l'amour. D'ailleurs, il est d'autres sources, également inspirées d'Eschine, pour insister surtout sur la science politique de Thargelia, qui, ayant épousé le roi de Thessalie Antiochos, régna sur la Thessalie après la mort de celui-ci²⁸. De fait, tout indique que, pour elle-même ou comme modèle d'Aspasie, la figure de Thargelia intéressait les intellectuels contemporains de Socrate, parce qu'elle présentait un exemple accompli de ce que, chez une femme, peut la *deinotes*, l'« habileté » (qualité du rhéteur ou du sophiste) jointe à la beauté. Dans le développement qu'il consacra à Thargelia, Eschine mimait, nous dit-on, l'éloquence à la Gorgias – le Gorgias de *l'Éloge d'Hélène* ? Mais d'autres informations suggèrent que le sophiste Hippias s'est lui aussi intéressé à Thargelia la Milésienne, moins sans doute parce qu'elle fut, comme il le rappelait, « mariée quatorze fois » que parce qu'elle « était aussi belle physiquement que savante (sophe) »²⁹.

- 30 Est-il besoin de préciser que la belle et habile Thargelia avait été courtisane ? Comme Aspasie, peut-être. Mais aussi comme Sémiramis, qui exerça, dit-on, cette profession avant d'épouser le roi de Babylone et de lui succéder. Mais, pour peu que notre imagination s'égaré sur les rivages de l'Asie, nous n'en avons pas fini avec les belles Ioniennes qui savent conjuguer féminité, intelligence et pouvoir. Il faudrait aussi parler de Rodogune, reine des Perses, qu'Eschine évoquait sans doute aussi dans son *Aspasie*³⁰. Toutefois, c'est à une autre reine d'Asie que j'aimerais, fût-ce sur le mode de l'hypothèse, comparer Aspasie. Il s'agit de la très historique (et pourtant, vers 450, déjà « mythique ») Artémise d'Halicarnasse, dont Hérodote, né dans la même cité et amateur de prouesses, dresse un portrait où l'admiration domine³¹. Fille de Lygdamis le tyran et d'une princesse crétoise, Artémise, à la mort de son époux, exerce seule la tyrannie, comme Thargelia. Toutefois il ne semble pas qu'elle ait explicitement été considérée comme un modèle possible pour Aspasie : est-ce parce que, gouvernant « des cités de population toute doriennne », la reine n'a rien d'une ionienne ? Parce que, dans la seconde guerre médique³² elle s'illustre trop, notamment à Salamine, comme ennemie des Grecs et particulièrement des Athéniens ? Ou parce que sa valeur se manifeste essentiellement sur le terrain du courage, que son nom *d'andreia* (virilité) réserve aux hommes plus que toute autre qualité ? De fait, autour d'Artémise, l'opposition du masculin et du féminin, devenue critère absolu d'intelligibilité pour toute situation, tantôt se renforce et tantôt se renverse. C'est bien une inversion radicale de la distribution des rôles sexuels que cette Grecque d'Asie toute dévouée au Grand Roi a introduite dans le monde des barbares. Les Athéniens criaient au monde renversé. Une femme faire la guerre à Athènes ? Cela ne s'était pas vu depuis les temps mythiques de la guerre des Amazones, vaincues par Thésée l'Athénien en un combat où, tel Lysias dans son *Oraison funèbre*, les orateurs officiels voient la victoire des hommes authentiques sur des femmes dévoyées.
- 31 Décidément, Artémise aurait été pour Aspasie un modèle bien encombrant, et on ne s'étonnera pas que les textes qui lui sont consacrés n'aient pas recours à cette référence dont un Aristophane fait pourtant un grand usage dès qu'il s'agit des femmes. Car, pour être un « maître », la Milésienne n'entendait sans doute pas pour autant renoncer à sa féminité ; et, bien qu'estimant peut-être qu'une femme accomplie sait toujours et pour ainsi dire par définition s'approprier harmonieusement des qualités toutes masculines³³, ce n'est donc pas sur le terrain de *l'andreia*, mais sur celui de l'« habileté » qu'elle rivalisait. Certes, nos sources ne permettent pas d'affirmer avec certitude que ses détracteurs, à commencer par les comiques athéniens, n'ont jamais à son sujet évoqué *Artémise* et le monde renversé ; du moins semble-t-il qu'ils aient préféré situer l'attaque sur un autre terrain.
- 32 De fait, les comiques préfèrent généralement recourir à une arme plus grossièrement efficace en daubant sur les mœurs de l'« hétéaire » Aspasie, et, sur cette appellation il est grand temps de revenir. Aspasie était-elle donc une prostituée, voire une tenancière de maison close, telle la Nikarète du plaidoyer *Contre Nééra* ? C'est ce que, en sa malveillance habituelle, Aristophane suggère dans les *Acharniens*, lorsqu'il donne pour cause à la guerre du Péloponnèse l'enlèvement, par les Mégariens, de deux prostituées appartenant à Aspasie³⁴. Et c'est encore ce que Plutarque affirme le plus sérieusement du monde (« elle faisait un métier qui n'était ni respectable ni honnête : elle formait de jeunes courtisanes »³⁵), sans paraître relever ce qu'il pourrait y avoir de surprenant dans le comportement d'un Périclès, faisant d'une prostituée la compagne de son existence et la mère d'un de ses fils³⁶. Il est vrai que, sur cette question, les modernes se partagent entre ceux qui reprennent tout bonnement l'affirmation des comiques et ceux qui estiment la chose invraisemblable. Il n'est pas sûr qu'il faille s'empresse de choisir son camp ; je préfère pour ma part tenter d'éclairer un peu le débat en y introduisant quelques précisions indispensables. Il importe tout d'abord d'établir une distinction tranchée entre la *porne*, la prostituée, et l'hétéaire, la « compagne », souvent de haut vol, raffinée et cultivée, que les hommes fréquentent aussi (ou surtout ?) pour son

élégance et son esprit, un esprit que les épouses légitimes n'ont pas ou, du moins, doivent bien se garder d'avoir. Si vraiment on veut ranger Aspasie dans cette catégorie, on admettra que, sans être pour autant prostituée ni tenancière de maison close, elle peut avoir été hétéraïe lorsque Périclès la rencontra. Mais rien ne dit qu'elle l'ait été, malgré la récurrence d'une telle affirmation. Car les inventeurs de ce bruit y voyaient sans doute la plus efficace des rumeurs et, dès lors que l'accord se faisait pour attaquer Aspasie, la vraisemblance la moins subtile devenait la meilleure, pour les adversaires de Périclès, peu regardants sur leurs arguments, comme pour les comiques, férus de ragots à contenu sexuel.

33 En effet, et ce sera mon second point, à Athènes plus peut-être qu'ailleurs, l'image de la femme est clivée entre la figure de l'épouse, mère des enfants légitimes, dépourvue de toute autonomie personnelle comme de toute personnalité juridique, et que l'orthodoxie des représentations civiques veut la plus ignorante possible, et celle de la courtisane, toujours disponible, experte aux plaisirs de l'amour, intelligente et de bon conseil. Nul doute que la première ne doive être supposée de surcroît acariâtre, cependant que, derrière la courtisane, c'est une figure d'intellectuelle libre et libérée qui apparaît. À ces deux femmes, donnons un nom : la première pourra, comme la femme de Socrate, se nommer Xanthippè, la seconde se nomme donc Aspasie. Il est intéressant de constater que, telles les deux faces, opposées et complémentaires, d'un « éternel féminin » grec – la mère des enfants et la femme porte-parole de *l'eros* –, elles encadrent Socrate l'original³⁷. Qui ne voit dès lors qu'il s'agit moins de femmes réelles que de « types » plus ou moins traditionnels ou, pour me répéter au sujet d'Aspasie, de *fictions*, satisfaisantes pour l'esprit parce que supposées représenter la cohérence sans faille qui caractérise les paradigmes, elles se laissent façonner au gré des contraintes très réelles de l'imaginaire social ? On peut dès lors enrichir ces portraits contrastés. La première sera dite, sinon « citoyenne » ou « athénienne », du moins fille de deux lignées de citoyens, et l'on vérifiera alors sans grande surprise que la seconde est une étrangère. Prenons maintenant les choses dans l'autre sens : imaginons une étrangère cultivée, qui fréquente librement des hommes de qualité qu'elle reçoit dans sa demeure. Nul doute possible, c'est une courtisane. Et voilà comment ou, mieux, voilà pourquoi Aspasie ne pouvait raisonnablement être dotée d'un autre statut que celui d'hétéraïe.

34 Si seulement Périclès avait pu épouser Aspasie, les choses seraient à coup sûr différentes et peut-être n'aurions-nous pas à nous débattre avec le *topos* d'Aspasie-hétéraïe. Mais, rompant avec la pratique aristocratique de l'alliance qui apparie volontiers entre elles des familles de cités différentes, la démocratique Athènes prône une stricte endogamie civique, à peine tempérée par quelques (rares) accords *d'epigamia* autorisant un Athénien à prendre femme dans une autre cité – or Milet n'était pas liée à Athènes par *l'epigamia*. Dès lors, Périclès pouvait bien se séparer de sa femme pour se consacrer à Aspasie, ce qu'il fit³⁸ avec ou sans l'accord de son épouse, la compagne à laquelle il manifestait ainsi son attachement n'en serait pas moins à jamais une simple concubine, tendrement aimée mais privée de tout droit à être sa « femme ». Quant au fils que la Milésienne donna à l'Athénien, jamais il n'aurait dû occuper la moindre fonction à Athènes, puisque sa naissance l'excluait de la citoyenneté en vertu du décret voté par les Athéniens sur proposition de son propre père en 451/0³⁹ : pour « partager » la *polis*, il faut être né de deux *astoi*, justifier d'une double ascendance athénienne, ce qui signifie peut-être que le fils d'une concubine pouvait être citoyen, mais à la stricte condition que cette dernière soit d'ascendance athénienne. Or, tel n'était pas le cas du fils d'Aspasie. Périclès en fit lui-même la douloureuse expérience lorsque moururent ses deux fils légitimes et qu'il se trouva dans la situation paradoxale d'implorer les Athéniens d'enfreindre en sa faveur son propre décret. Ce qu'ils firent. Le fils de Périclès et d'Aspasie fut donc citoyen. Il devint plus tard stratège, pour son malheur d'ailleurs, puisque, dans l'exercice de sa charge, il encourut avec ses collègues, après la bataille des Arginusés en 406, la colère des Athéniens⁴⁰.

- 36 On l'aura compris : de ce qu'Aspasie put sentir, put penser de tout cela, nous sommes condamnés à ne rien savoir, parce que seuls les sentiments et les pensées des hommes méritent d'être mentionnés. Et de fait, avant de nous informer de cette affaire, Plutarque a complaisamment cité, à propos de la naissance de ce fils, les affirmations du comique Eupolis au sujet de la honte que celui-ci est censé ressentir face à sa mère, désignée sans surprise comme *porne*⁴¹.
- 37 Revenons à Périclès, pris entre son amour pour Aspasie et son décret sur la citoyenneté. Du moins est-ce ainsi que les modernes imaginent la situation, lorsqu'ils supposent que l'Athénien n'a pas dû rencontrer la Milésienne avant 450, car disent-ils, « s'il avait été déjà lié avec elle, il n'aurait pas pris un tel décret »⁴². Mais, à raisonner ainsi, on postule – comme Plutarque qui précise que l'auteur du décret était alors « au comble de sa puissance et père d'enfants légitimes »⁴³ ce qui signifie sans doute qu'il aurait agi autrement si ce n'avait pas été le cas – que des raisons « privées » auraient suffi à modifier une politique aussi cohérente que celle de Périclès. Il se pourrait que – comme Plutarque qui présente comme « abrogation » de la loi ce qui était seulement infraction ponctuelle à l'égard d'un décret – on pêche par totale méconnaissance de ce que « individuel » (*idion*) et « collectif » (*koinon*) signifient alors à Athènes : on oublie que l'amant d'Aspasie, devenu orateur officiel de la cité, sait parfaitement, lorsqu'il prononce *l'epitaphios*, mettre entre parenthèses tout ce qu'il apprécie individuellement chez une femme, à commencer par l'intelligence et le renom, pour prêcher aux veuves athéniennes la morale grise de l'anonymat, celle-là même dont la collectivité veut entendre l'éloge. Décidément, ce que Plutarque ne comprend pas ou plus, il faut savoir le demander à Thucydide : si, dans *l'epitaphios*, on médite une fois encore l'adresse aux femmes, rien dès lors ne s'oppose plus à l'idée que le Périclès qui proposa le décret sur la citoyenneté avait peut-être déjà rencontré et aimé la belle Milésienne. Mais qui oserait affirmer qu'en matière de citoyenneté athénienne elle eut jamais son mot à dire ?
- 39 Acceptons une fois pour toutes de ne voir Aspasie que de l'extérieur, de ne disposer à son sujet que de clichés empruntés aux comiques athéniens : *la porne* d'Eupolis, la *pallake kunôpis*, « la concubine à la face de chienne » de Kratinos, sans parler des figures mythologiques auxquelles la comédie l'associe régulièrement. Elle est Hélène chez Eupolis, façon de suggérer que la Guerre du Péloponnèse aurait éclaté à cause d'elle (mais déjà, en la caractérisant comme *kunôpis*, Kratinos pensait sans doute à l'Hélène de *l'Iliade*, dont il insinue qu'elle a l'impudence) ; le même Eupolis en fait encore une Omphale, pour suggérer qu'à ses pieds Périclès-Héraclès perd toute son *andreia*, et c'est à Déjanire dont l'amour fit périr Héraclès que, ailleurs, elle est assimilée. Et la voici Héra chez Kratinos, moins pour jouer de l'assonance Périclès/Héraclès que parce que Périclès jouissait du surnom d'olympien et qu'Héra est l'épouse de Zeus⁴⁴. Sous les références mythologiques, déchiffrons les accusations. Hélène, comme Omphale la Lydienne, c'est la débauche, celle de l'hétaïre mais aussi, mais surtout celle que les comiques attribuent à son compagnon. Car ce ne sont pas les mœurs sexuelles d'Aspasie qui importent aux comiques, mais celles de Périclès. C'est l'homme politique que vise Hermippos à travers Aspasie lorsqu'il accuse celle-ci d'impiété et « en outre de recevoir chez elle des femmes libres pour des rendez-vous avec Périclès »⁴⁵ ; car déjà la même accusation avait été formulée contre Phidias pour s'en prendre également à Périclès à travers son protégé⁴⁶.
- 40 Si, à ces rumeurs, on ajoute les allégations de Stésimbrote de Thasos, farouchement hostile à Périclès et qui accusait celui-ci d'une intrigue avec la femme de son fils aîné, peut-être dira-t-on que le dossier ainsi rassemblé est bien lourd. Ce serait méconnaître que, dans l'Athènes classique, l'attaque politique se dissimule volontiers sous l'attaque contre les mœurs sexuelles. C'est le cas entre adversaires – que l'on pense à Démosthène et Eschine s'accusant répétitivement l'un l'autre de ne pas être un « homme » –, mais c'est surtout le propre de la comédie, cette forme poétique qui use du blâme pour faire rire, que de tympaniser

systématiquement la sexualité des hommes politiques. C'est ainsi que, chez Aristophane, les démagogues successeurs de Périclès deviennent tous sans exception des invertis et, si une telle allégation ne pouvait évidemment être retenue contre Périclès amant d'Aspasie, les comiques ont fait de lui un homme à femmes et d'Aspasie la pourvoyeuse de ses plaisirs. Les comiques se souciaient peut-être moins de la sexualité de Périclès que de sa politique, à cela près que la première provoque plus sûrement le rire que la seconde.

- 41 Que faire lorsque les « informations » dont on dispose sont à l'évidence, en leur malveillance, tellement peu destinées à informer ? Se lamenter, peut-être, comme le fait Plutarque⁴⁷, sur la difficulté qu'il y a pour un historien à écrire l'histoire d'un temps révolu. Après quoi, il n'est pas d'autre solution, que de s'efforcer de faire la part des choses en désamorçant autant que possible les calomnies des comiques, réduites à la convention du genre, qui est de faire rire en blâmant les mœurs. Ce qui nous ramène à Aspasie, que nous avons encore une fois perdue en chemin, Périclès s'étant à nouveau interposé entre elle et nous. Mais d'ailleurs, entre Aspasie-Hélène, pour qui Périclès a déclenché la guerre, et Aspasie-Omphale, réduisant en servitude un autre Héraclès, comment s'y tromper ? Comment croire qu'il s'agit de sexualité alors qu'il est si manifestement question de pouvoir ? La critique se précise avec Héra-Aspasie, que Kratinos situait, à la mode hésiodique, dans une généalogie des enfants de Kronos, puisque, après avoir évoqué le tyran que Stasis (Guerre civile) a donné comme fils à celui-ci, le comique évoquait la toute puissante concubine à la face de chienne, « Héra-Aspasie que Débauche a enfantée pour Kronos »⁴⁸. Si Périclès est le tyran, qu'en est-il donc du pouvoir d'Aspasie sur le tyran ?
- 42 Que Périclès soit un « tyran », les comiques athéniens l'ont répété à satiété, et leurs affirmations nourrissent l'exposé que Plutarque fait de la *Vie* de l'homme politique, depuis sa ressemblance physique avec Pisistrate⁴⁹ jusqu'à sa façon de construire l'Odéon sur le modèle de la tente du Grand-Roi⁵⁰, en passant par le thème récurrent de l'ostracisme, de la crainte d'être ostracisé manifestée par le jeune Périclès⁵¹ à la constitution « toute royale » qu'il mit en place après l'ostracisme de Cimon et qui lui permit de surpasser en puissance beaucoup de rois et de tyrans⁵², en attendant que les poètes comiques traitent – ce qui semble n'avoir pas tardé – ses partisans de « nouveaux Pisistratides »⁵³. Que dire dès lors de l'influence que son amante aurait exercée sur la politique de Périclès ? Lorsqu'on ne se limite pas à des généralités sur Aspasie inspiratrice de la politique culturelle de Périclès, ce sont des guerres que l'on évoque : ainsi, Aristophane n'innove pas vraiment en faisant d'elle la cause de la guerre du Péloponnèse puisque la Milésienne passait déjà pour avoir, par ses prières, incité Périclès à l'expédition navale contre Samos, qu'il est accusé d'avoir fait voter « en ayant égard avant tout à l'intérêt des Milésiens »⁵⁴ – à en croire du moins Plutarque qui profite de l'apparition d'Aspasie dans son récit pour consacrer un chapitre à cette puissante enchanteresse. Aspasie fut-elle donc fauteuse de guerre ? Quand bien même on ne devinerait pas une fois de plus les comiques derrière les accusateurs non nommés que mentionne Plutarque, comment ne pas reconnaître dans ces affirmations le *topos* de la guerre à cause d'une femme, auquel Hélène prête généralement son nom ?
- 43 Cependant, lorsqu'un procès sera enfin intenté à Aspasie, tel n'est pas le chef d'accusation retenu contre elle. On sait que la tradition nomme l'accusateur – le comique Hermippos – et détaille l'accusation, qui aurait associé, de façon un peu hétéroclite, le crime d'impiété à la pratique du proxénétisme⁵⁵. Mais, dès qu'il s'agit d'interpréter les faits, les spécialistes se divisent : derrière Hermippos, faut-il deviner les factions conservatrices ou la sensibilité démocratique ? Et doit-on vraiment penser qu'Hermippos alla jusqu'à tenter un procès, alors qu'il disposait de l'arme autrement efficace de la comédie ? Il se pourrait, dès lors, qu'Hermippos n'ait été l'accusateur d'Aspasie – comme Platon dit d'Aristophane qu'il fut pour Socrate un « accusateur »⁵⁶ – que sur la scène. Y eut-il donc réellement un procès d'Aspasie comme il y en eut un de Phidias et un d'Anaxagore ? L'accord semble se faire

pour estimer que, des trois, il est le moins avéré, mais les arguments avancés pour mettre en doute son existence ne sont pas toujours convaincants. Que faire de la vision déroutante d'un Périclès en pleurs, suppliant les juges d'acquitter sa maîtresse ? Son incongruité m'inciterait à la considérer comme une preuve de ce que le procès eut bel et bien lieu, avec Périclès dans le rôle du *prostates* (du « patron » du métèque) et du *kurios* (du tuteur d'une femme) : ce défenseur en larmes ne perturbe pas seulement l'image convenue d'un Périclès grave, calme, voire un peu hautain (*semnos*) et qui, comme orateur, ne se départit jamais de sa retenue⁵⁷, mais aussi et surtout la norme classique de *l'aner*, l'homme viril, citoyen et combattant qui, par définition, ne pleure jamais. Or la tradition veut que Périclès ait au moins pleuré une autre fois, lors de la mort de son dernier fils légitime⁵⁸. De ces gémissements arrachés à l'inébranlable Olympien par la perte d'un fils et le danger pesant sur la femme aimée, je dirais volontiers qu'ils sonnent vrai.

45 Faut-il pour autant s'efforcer de sauver le sérieux de Périclès en imaginant contre Aspasie une accusation « réelle » bien plus grave, comme si l'accusation d'impiété ne l'était pas assez ? La thèse a été soutenue que le médisme aurait constitué cette accusation gravissime. On invoque alors l'entourage étranger de Périclès qui, dans une comédie de Kratinos, valait à celui-ci le surnom de Zeus *Xenios* (accueillant aux étrangers⁵⁹) ; on énumère consciencieusement les accointances d'un Protagoras, d'un Damon, d'un Anaxagore, d'un Hippodamos avec la Perse, et, après avoir installé la compagne de Périclès dans le cercle de ces métèques-philosophes comme « la plus admirée, la plus en vue et donc la plus exposée », on retourne à Plutarque et on place l'imitation de Thargelia par Aspasie sous le signe de la ferveur pro-mède ; après quoi l'on conclut que le procès d'Aspasie fut la « vigoureuse réaction que la démocratie athénienne opposa à la dangereuse tendance subversive d'inspiration monarchico-tyrannique, suggérée à Périclès par ses amis et conseillers, dont Aspasie était la plus aimée »⁶⁰. Du coup, c'est l'histoire tout entière d'Aspasie qui semble s'éclairer jusqu'en ses moindres détails, à commencer par le départ pour Athènes de la fille d'Axiochos de Milet, envoyée vers Périclès par les milieux médisans d'Ionie avec une mission bien précise : voici Aspasie en position de « cinquième colonne ». Comme toutes les hypothèses avides de vérification, cette construction ne manque pas de séduction, mais à cette séduction je crois qu'il faut résister. Non seulement par méfiance envers les reconstructions englobantes ou parce qu'il n'est pas sûr, à lire Plutarque, que ce soit pour son médisme qu'Aspasie ait imité Thargelia, mais parce qu'il y aurait lieu de s'interroger sur une certaine façon de prendre au mot dans la *Vie de Périclès* tout ce que, traitant de la « tyrannie » de l'homme politique, Plutarque a manifestement emprunté aux comiques sans la moindre distance critique et sans se demander si ce n'était pas de l'oligarchie que, dans la réalité politique de ce temps-là, les Athéniens se défiaient le plus.

46 Décidément, pour adopter l'attitude altièrre qui, en pleine démocratie, le fit traiter de « roi » et de « tyran », Périclès n'avait besoin ni des conseils d'une femme, si chère lui fût-elle, ni de l'incitation d'une propagande favorable à la Perse. Quant à Aspasie, je ne crois pas quelle ait été un agent du Grand roi : aussi bien, pour inspirer la méfiance, puis la haine qui la fit un jour traîner en justice, suffisait-il qu'elle se singularisât plus qu'il n'est admis. Or, dans sa vie d'intellectuelle parmi des intellectuels et de femme libre entourée d'hommes, tout scandalisait, à commencer par l'amour que Périclès lui portait avec constance.

48 Rien n'indique que les Athéniens aient douté que l'on pût être à la fois *erastes* amant de la puissance de la cité, cela même que, chez Thucydide, Périclès les incite à devenir⁶¹, et amant d'un beau jeune homme : somme toute, c'est là un type humain qui hante les premiers dialogues de Platon (que l'on pense, par exemple à Calliclès, amant du *dèmos* athénien et de Dèmos, fils de Pyrilampe⁶²). Et sans doute croyaient-ils aussi qu'une femme est facilement amoureuse d'un homme : sa constitution, cette *dustropos harmonia*, cette harmonie en désaccord dont parle Euripide⁶³ l'y pousse. Reste la seule vraie figure de l'inacceptable : l'amour ardent d'un homme pour une femme, où il faut voir la pire des fautes de goût, pour

ne pas dire des fautes morales. Il n'est que de s'aviser que, face aux femmes qui meurent ou qui tuent de trop aimer (Déjanire, Phèdre, Médée), la tragédie attique ne connaît pas de héros dont l'amour soit la perte – même Héraclès, dans les *Trachiniennes*, meurt de l'amour que Déjanire a pour lui, non du désir qu'il a d'Iole –, car, n'en doutons pas, la faute qui, dans les tragédies, terrasse le héros viril est par définition plus « essentielle » que l'amour.

49 Or, nul Athénien n'en pouvait douter, c'est une *erotike agapesis*, un « attachement amoureux » qui liait Périclès à Aspasia⁶⁴ et « c'est peut-être ce que ses compatriotes lui ont le moins pardonné »⁶⁵. Sans doute auraient-ils trouvé tout naturel que Périclès la traitât vraiment en *pallake* faite pour donner à l'homme tendresse et plaisir. Mais quitter sa femme – une aristocrate athénienne, une parente, partageant avec lui les multiples liens que tisse l'appartenance à une même couche sociale – pour vivre avec une étrangère d'Asie mineure, voilà qui ne se fait ni ne se conçoit. Je pense avec Marie Delcourt que Périclès fut effectivement scandaleux d'être « ridiculement épris » d'une « Milésienne trop instruite et trop libre ». Et que, ne pouvant s'en prendre à la légère à un homme politique qui les dominait de sa stature de « premier citoyen »⁶⁶, les Athéniens s'attaquèrent à celle par qui le scandale arrivait : d'abord ils écoutèrent d'une oreille complaisante les comiques qui brocardaient Omphale et Déjanire, Hélène et Héra, puis ils allèrent sans doute plus loin, et, reprenant à Hermippos les grâcietés que celui-ci réservait à Aspasia dans la comédie qu'ils venaient d'entendre, ils trouvèrent un accusateur pour traduire en justice sous un prétexte quelconque la femme dont l'empire s'exerçait sur celui qui les « tenait ». Car il est vrai que l'amour d'Aspasia possédait Périclès et, que ce soit pour le blâme ou pour la louange, il y eut un socratique – Antisthène sans doute – pour dériver le nom d'Aspasia du verbe *aspazesthai* (embrasser) parce que Périclès ne passait pas une journée sans l'embrasser. Que Périclès fût porté sur l'amour⁶⁷ passe encore ; mais il était porté sur l'amour des femmes, et l'opinion publique athénienne, qui l'admirait et souhaitait voir en lui un homme, un vrai, ne s'y retrouvait pas, s'il est vrai qu'aux yeux de la morale populaire grecque c'est l'amour des *femmes* qui caractérise « le véritable efféminé »⁶⁸ que dire alors de celui que mène l'amour d'une femme, une seule ? On peut s'en étonner, mais il faut bien se résoudre à le constater : ces mêmes Athéniens qui prenaient tant de plaisir aux rêveries sur le féminin que leur suggéraient tragiques et comiques n'étaient nullement prêts, dans leur vie de citoyens, à donner du sens à l'amour d'une femme.

50 De la Diotime platonicienne, on a noté que, lorsqu'elle parle – et, dans le *Banquet*, elle parle longuement, ce qui incite David Halperin à évoquer la « volubilité des femmes de fiction » –, elle ne parle pas pour les femmes (que sa parole réduit de fait au silence, ou dont sa parole reflète en l'inversant le silence) mais pour les hommes. Mon projet n'était ni de m'en étonner ni de m'en indigner, mais de ranger la très historique Aspasia au nombre de ces femmes de fiction dont la mémoire a gardé le nom parce qu'elles parlaient aux hommes grecs et pour eux. Ce qui nous permet encore de parler d'elles, nous qui avons tout oublié des Athéniennes anonymes auxquelles Périclès conseillait encore plus d'anonymat. Reste que, pour n'avoir pas été seulement une fiction, Aspasia est bien une femme grecque en ce que ses paroles nous sont à jamais perdues. Beaucoup de discours *autour d'Aspasia*, *sur Aspasia*, mais, de ce que disait, de ce que pensait, de ce que vivait Aspasia, que reste-t-il ? Et, quant à l'espoir que ce discours sur Aspasia parle réellement d'elle, il nous a bel et bien fallu y renoncer lorsque, à chaque fois, c'est Socrate ou Périclès qui s'interposait entre elle et nous. Aspasia, donc : privilégiée par l'Histoire qui refuse la parole aux anonymes ? Sans doute, car qui ne connaît pas le nom d'Aspasia ? Mais, par delà le scandale et la rumeur, je vois dans la porteuse de ce nom une femme grecque exemplaire, finalement inconnue parmi les grands hommes dont elle avait fait son entourage.

Bibliographie

Je me garderai bien d'énumérer ici tous les articles, livres ou chapitres de livres traitant directement ou indirectement, d'Aspasie : la liste en serait longue et quelque peu fastidieuse, compte tenu de leur caractère volontiers répétitif. Mais l'article de Judeich W. dans la *Paulys Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft* (s.v. « Aspasia », RE, II 2, col. 1716-1721) reste une mise au point essentielle. Les indications données ici n'entendent donc pas reprendre la totalité des informations rassemblées dans une étude que l'on peut commodément consulter, mais sont regroupées selon les diverses rubriques « Aspasia et... »

Sur Aspasia et Socrate

Dittmar Heinrich, 1912, *Aischines von Sphettos Studien zur Literaturgeschichte der Sokratiker*, Berlin (sur Aspasia, pp. 1–59, 275–283).

Giannantoni Gabriele (éd.), *Socratis et Socraticorum Reliquiae IV* Naples, 1990.

Halperin David M., 1990, « Why is Diotima a Woman ? », in D. M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin, *Before Sexuality. The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, Princeton University Press, pp. 257–308 (Diotime et Aspasia).

Laurenti Renato, 1988, « Aspasia e Santippe nell'Atene del V secolo », *Sileno*, 14, pp. 41–61 (le titre de cet article parle de lui-même).

Sur Aspasia et Périclès

Delcourt Marie, 1939, *Périclès*, Paris, Gallimard.

Montuori Mario, 1981, « Di Aspasia Milesia », in G. Giangrande (éd.) *Corolla Londiniensis I, (London Studies in Classical Philology 8)*, pp. 87–109 (Aspasie propagandiste du médisme).

Montuori Mario, 1983, « La condizione della donna in Grecia e il caso Aspasia », *Discorsi*, 3, pp. 97–103 (reprend les thèses de l'étude précédente).

Prandi Luisa, 1977, « I processi contro Fidia Aspasia Anassagora e l'opposizione a Pericle », *Aevum*, 51, pp. 10–26 (les procès sont le fait de l'opinion conservatrice).

Masculin féminin

Brulé Pierre, 1989, « Des femmes au miroir masculin », in *Mélanges P. Lévêque*, 2, Besançon-Paris, Annales littéraires de l'université de Besançon, pp. 49–61 (l'autre Aspasia et les vertus masculines de la femme accomplie).

Lorax Nicole, 1989, *Les expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard (l'homme grec et la rêverie sur le féminin).

—, « Aristophane, les femmes d'Athènes et le théâtre », in *Aristophane*, Entretiens de la Fondation Hardt, Vandoeuvres-Genève (les femmes sur la scène et la politique sans « hommes »)

Woolf Virginia, (1929) 1977, *Une chambre à soi*, trad. Clara Malraux, Paris, Denoël/Gonthier.

Zeitlin Froma I., 1990, « Playing the Other : Theater, Theatricality, and the Feminine in Greek Drama », in John J. Winkler et Froma I. Zeitlin, *Nothing to do with Dionysos ?*, Princeton University Press, pp. 63–96 (le théâtre et le féminin).

Les femmes d'Athènes, le mariage et la citoyenneté

Leduc Claudine, 1991, « Comment la donner en mariage. La mariée en pays grec (ixe-ive s. av. J.-C.) », in G. Duby et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes. I. L'Antiquité*, Paris, Plon, pp. 259–316.

—, 1994/1995, « Citoyenneté et parenté dans la cité des Athéniens de Solon à Périclès », *METIS IX-X* « l'anthropologie de l'Antiquité », pp. 51–68.

Schaps David M., 1977, « The Woman Least Mentioned : Etiquette and Women's Names », *Classical Quarterly*, 27, pp. 323–330 (sur question de l'« anonymat » des femmes d'Athènes).

Notes

1Thucydide, II, 45,2.

2Woolf 1977 : 69.

3*Socr. Rel.*, 1, A, 15. Outre le *Ménexène* de Platon et la *Vie de Périclès* de Plutarque, j'ai systématiquement utilisé, pour tout ce qui concernait le rapport d'Aspasie à Socrate, les deux premiers volumes des *Socratis et Socraticorum Reliquiae*, (Gabriele Giannatoni (éd.)) en indiquant la numérotation des textes cités dans ce recueil (*Socr. Rel.*). Je n'ai renvoyé à aucun recueil de fragments des poètes comiques, car les textes qui concernent Aspasie sont cités soit dans la *Vie de Périclès*, soit dans les *Socr. Rel.* (dont j'ai également adopté les choix philologiques : ainsi, pour le fragment des *Pedetai* de Callias, je me suis fondée sur la leçon *semne*, qui est celle des *Socr. Rel.*, alors que d'autres éditions préfèrent la forme verbale *semnoï*, qui ne permet pas de préjuger du sexe de l'interlocuteur).

4*Socr. Rel.*, VI, A, 60.

5Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 6.

6Aristophane : *Cavaliers* 132, 765.

7Platon, *Ménexène*, 235e.

8*Ibid.*, 236b-c.

9Plutarque, *Vie de Périclès*, 24,7.

10*Ibid.*, 236c 6, 249d-e.

11*Ibid.*, 236b.

12Xénophon, *Mémorables*, III, 11 ; *Socr. Rel.*, VI A 62 ; 1 C 17.

13*Socr. Rel.*, I C 18 ; I G 17.

14Aristote, *Politique*, I, 1260 a 20-24.

15*Socr. Rel.*, 1 A 2 (Callias, *Pedetai*).

16*Socr. Rel.*, V A 123 ; 122.

17Aristophane, *Grenouilles*, 1044-1051.

18*Socr. Rel.*, V A 143 ; Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 9.

19Plutarque, *ibid.*, 32, 5.

20*Socr. Rel.*, VI A 70.

21Plutarque, *Vie de Périclès*, 32, 2.

22Xénophon, *Banquet*, III, 10 ; IV, 57.

23Halperin 1990.

24Xénophon, *Mémorables*, II, 6, 36 ; *Économique*, III, 14.

25*Socr. Rel.*, VI A III, 61.

26Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 11.

27Plutarque, *ibid.*, 24, 3.

28*Socr. Rel.*, VI A 64-65.

29*Athéné*, XIII, 608 f.

30*Socr. Rel.*, VI A 63.

31Hérodote, VII, 99.

32Hérodote, VIII, 68 & 87-88.

33Brulé 1989.

34Aristophane, *Acharnien*, 526-527.

35Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 5.

36Montuori 1983.

37Laurenti 1988.

38Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 8.

39 [Aristote], La constitution d'Athènes, XXVI, 4.

40Plutarque, *Vie de Périclès*, 37, 2, 5-6.

41Plutarque, *ibid.*, 24, 10.

42Judeich et bien d'autres après lui.

43Plutarque, *Vie de Périclès*, 37, 3.

44Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 9.

45Plutarque, *ibid.*, 32, 1.

46Plutarque, *ibid.*, 13, 15.

47Plutarque, *ibid.*, 13, 16.

- 48Plutarque, *ibid.*, 24, 9.
 49Plutarque, *ibid.*, 7, 1.
 50Plutarque, *ibid.*, 13, 9-10.
 51Plutarque, *ibid.*, 7, 2, 4.
 52Plutarque, *ibid.*, 15, 1, 3.
 53Plutarque, *ibid.*, 16, 1.
 54Plutarque, *ibid.*, 24, 2 ; 25, 1.
 55Plutarque, *ibid.*, 32, 1.
 56kategoros : Platon, Apologie de Socrate, 18 b-c.
 57Plutarque, *ibid.*, 5, 1 et 3, 7, 6.
 58Plutarque, *ibid.*, 36, 9.
 59Plutarque, *ibid.*, 3, 5.
 60Montuori 1983.
 61Thucydide, II, 43, 1.
 62Platon, *Gorgias*, 481d.
 63Euripide, *Hippolyte*, 161.
 64Plutarque, *Vie Périclès*, 24, 7.
 65Delcourt 1939 : 76-77 et 196-197.
 66Thucydide, II, 65, 9.
 67*Athénée*, XIII, 589d.
 68Brulé 1989.

Pour citer cet article

Référence électronique

Nicole LORAUX, « Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 juin 2006. URL : <http://clio.revues.org/index132.html>

À propos de l'auteur

Nicole LORAUX

Nicole Loraux est directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Histoire et anthropologie de la cité grecque). Elle a publié notamment : *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité grecque »*, Mouton, 1981 (édition abrégée Payot/Rivages, 1993) ; *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Maspéro, 1981 (rééd. Seuil 1990) ; *Façon tragique de tuer une femme*, Hachette, 1985 ; *Les expériences de Tirésias, le féminin et l'homme grec*, Gallimard, 1989 ; *Les mères en deuil*, Seuil, 1990 ; *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Seuil, 1996 ; *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Payot/Rivages, 1997, *La Voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Gallimard, 1999.

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Résumé / Abstract

La brillante Aspasie doit sa célébrité à deux hommes. Elle fut la compagne aimée et respectée de Périclès, le plus puissant et le plus prestigieux des Athéniens à l'époque de sa splendeur (« le siècle de Périclès » : 460-430) et l'interlocutrice privilégiée et admirée de Socrate. Sa situation de compagne valorisée et d'intellectuelle reconnue, exceptionnelle dans une cité où la norme voulait que la plus grande gloire d'une femme soit l'invisibilité et le silence, fut sans doute liée à son statut de métèque (étrangère résidente) : celui-ci, tout en lui interdisant

d'être l'épouse légitime de l'homme dont elle partageait la vie, lui accordait, au risque d'une réputation un peu sulfureuse, la liberté de se montrer, de penser et de s'exprimer. La belle Milésienne est restée muette mais, à condition de considérer que les obscénités dont elle fut couverte visaient essentiellement le chef des démocrates qu'était son amant, les sources dont nous disposons nous permettent d'étudier ses relations avec Socrate et Périclès.

The brilliant Aspasia owes her fame to two men. She was the beloved and respected companion of Pericles, the most powerful and prestigious Athenian of the city's golden age (460-430 AD), and she was a privileged and respected interlocutor of Socrates. Her position as a valued companion and recognised intellectual – exceptional in a city where custom dictated that silence and invisibility represented a woman's greatest glory – was no doubt connected with her status as a metic (resident alien). This status, while denying her the right to become the legal spouse of the man whose life she shared, allowed her – at the risk of a somewhat sulphurous reputation – the freedom to show herself, to think and to express herself. In any event, the beautiful woman from Miletus, she remained silent, but if we assume that the insults to her were essentially aimed at her lover, the chief of the democrats, then it is possible for us to use the sources at our disposal to study her relationships with Socrates and Pericles.

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle